

Dès que la lune fut levée, nos amis se mirent en marche. Ils allaient d'un bon pas. Lorsque le jour parut, ils avaient parcouru près de vingt-cinq kilomètres. Ils jugèrent utile de se reposer quelque peu.

von Ruff était travaillé par une nouvelle toquade; il voulait boire du café. Il avait amassé dans ses poches, à l'insu de ses compagnons, une certaine quantité de grains de café. Il voulait les surprendre et jouir de leur étonnement. Il avait remarqué que le sol sur lequel ils cheminaient contenait en divers endroits de la terre propre à la poterie. Il s'était dit qu'il en fabriquerait un vase à la première occasion favorable.

Le soleil marquait environ midi, lorsque nos voyageurs arrivèrent au bord d'un fleuve.

La première réflexion de von Ruff fut celle-ci :

— Je constate qu'il y a une énorme quantité de cours d'eau dans ce pays.

— Ce qui en rend la traversée pénible pour les voyageurs, dit Henri.

— En revanche, ces cours d'eau sont favorables à l'agriculture et surtout à l'élevage des bestiaux, remarqua Criquet.

— Si le phénomène des inondations du Nil n'était depuis longtemps expliqué, je trouverais ici des preuves matérielles de ce fait si longtemps mystérieux, à savoir : un fleuve débordant sans causes apparentes, car, vous le savez, il ne pleut jamais dans la haute Egypte, dit von Ruff.

— Oui, oui, c'est bien; Nil ou non, nous voici dans un nouvel embarras.

— Nullement, répondit Henri; nous allons suivre la rive du fleuve jusqu'à ce que nous retrouvions la trace des bandits.

— C'est le seul parti à prendre, mais cela ne nous fait point regagner le temps perdu.

— Ce retard, nous ne pouvons l'éviter.

— Je me sens très fatigué, messieurs, dit von Ruff; je voudrais réparer mes chaussures qui, vous le voyez, sont dans un piteux état.

— Arrêtons-nous, et, comme la nuit dernière, nous partirons au lever de la lune.

von Ruff, au lieu de se préoccuper de ses bottines, se mit à la recherche de la terre glaise qu'il convoitait. Il longea le fleuve. Pour arme il avait son couteau, qui lui servait de pelle.

Tout à coup il fit un faux mouvement; son pied glissa et il tomba les jambes repliées sous lui.

— Mon pied, s'écria-t-il, oh! mon pied!

Il voulut se relever, il retomba assis.

— J'ai tout bonnement une entorse, se dit-il. Quel fâcheux contre-temps! Il faut pourtant sortir d'ici; l'endroit est peut-être dangereux: caïmans ou crocodiles peuvent aggraver ma position. Marcher? cela m'est impossibilité, traînons-nous.

Il se mit à ramper sur le sol en s'aidant des mains et des genoux, et c'est ainsi que ses compagnons le virent revenir vers eux.

Un éclat de rire salua son apparition.

Mais Henri, qui ne partageait point cette hilarité, s'écria:

— Qu'est-ce encore? Un nouvel accident, un nouveau malheur?

— Ce n'est rien, répondit von Ruff, quand je dis rien, j'entends ne parler que de ce qui me concerne personnellement; j'ai une entorse.

— Vous voici bien accommodé. Et comment allez-vous faire pour nous accompagner? oh cette fois, c'est trop fort, s'écria Paul.

— Je le sais, je serais une cause de retard, de non-réussite dans votre expédition, aussi ai-je décidé de ne pas continuer à vous suivre.

— Vous dites?

— Je dis, je reste ici, telle est ma décision irrévocable.

— Tiens! s'écria Criquet, il y avait déjà les Robinsons anglais, suisse, pour les demoiselles, voilà maintenant un Robinson de l'Afrique centrale.

— Ces héros de roman ont vécu, je vivrai comme eux. Et plus tard, lorsqu'un explorateur européen passera de ce côté, il y verra la première civilisation. J'aurai devancé l'Europe entière.

— Cela n'est pas sérieux, s'écria Henri, il faut nous suivre!

— Malheureusement cela est au-dessus de mon pouvoir et de ma volonté.

— Monsieur, dit Henri, nous allons délivrer une femme dont la vie est en danger, nous avons fait le sacrifice de notre vie pour atteindre ce but, mais, malgré tout, nous savons ce que nous devons à l'humain.

nité. En vous laissant seul ici, c'est vous assassiner, et nous ne le ferons point.

— En me laissant ici, vous me laissez dans un pays admirable.

— Trêve de discussion, s'écria Paul, vous nous suivrez dès que votre pied vous le permettra. Nous ne pourrions nous pardonner de vous avoir délaissés. Nous ne sommes pas des barbares, monsieur. Vous êtes un savant et, comme vos collègues, vous oubliez trop souvent votre propre conservation.

— Mes chers messieurs, mes bons amis, je comprends et j'admire votre sacrifice. Vous auriez pu m'abandonner déjà, vous ne l'avez point fait. Je vous suis trop souvent fatal, vous ne me maudissez pas et vous m'aidez, je saurai récompenser votre dévouement à celle que vous aimez tous. Je le jure et je me tais. J'ajouterai cependant, et ce n'est que rendre justice à vos nobles procédés à mon égard, que je ne me trouverai nullement à plaindre ici, et que le retard que je vous cause sera néfaste à celle que j'aime parce que vous l'aimez. Je ne l'oublierai jamais.

— Herboricus, s'écria Criquet, je vous défends de fourrer mon nom dans votre livre !

— Sir Albéric, il me plaît de constater que sous vos allures d'indifférence railleuse il y a un esprit pétillant et un cœur de feu.

— Et moi, seigneur von Ruff, je vous déclare un abîme de dévouement. Nous sommes quittes, arrachons la dernière page du livre.

— Profitons de cet arrêt forcé pour réparer et nettoyer nos vêtements et nos armes.

— Soit.

— Moi, je vais faire un tour à la Halle et chercher ce qu'il faut pour un bon repas de halte.

XXIV

UN ROBINSON NOIR

Albéric-Bwa-Waouta-Criquet de Spiègle, etc., etc., suivi de son serviteur Susse, s'en allait à l'aventure, l'œil et l'oreille au guet, le doigt sur la détente de sa carabine.

— *Kaki* (quoi) s'écria tout à coup le serviteur en montrant un nègre qui courait vers une éminence de terre.